

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection 1848 \( 1er août -24 novembre\) : Le silence de l'exil](#)[Item](#)[Lowestoft, Mardi 22 août 1848, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## Lowestoft, Mardi 22 août 1848, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Conversation](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(Espagne\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [République](#), [Réseau social et politique](#), [Révolution](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1848 ( 1er août -24 novembre) : Le silence de l'exil**

*Ce document est une réponse à :*

[Richmond, Vendredi 18 août 1848, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Richmond, Dimanche 20 août 1848, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

**Collection 1848 ( 1er août -24 novembre) : Le silence de l'exil**

[Richmond, Jeudi 24 août 1848, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1848-08-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

# Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 10

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Lowestoft, mardi 22 août 1848

10 heures

Mon instinct me répète que la publication de ce Rapport de la Commission d'enquête ouvrira le tombeau de la République. Je dis la publication bien plus que le débat, dont je n'attends pas grand chose. La République n'en mourra peut-être pas beaucoup plutôt, mais, la voyant, telle qu'elle est, on la tiendra pour morte par impossibilité de vivre. Et elle mourra infailliblement de cette conviction générale. Les commencements de scènes, de démentis d'assertions aggravantes que je vois dans le Times d'hier confirment mon instinct. Je suis frappé aussi qu'on ait renoncé dans l'Assemblée à porter, comme on l'avait annoncé, M. de Lamartine à la Présidence, en envoyant M. Marrant au Ministère de l'Intérieur. En présence du rapport, on a senti que cette apothéose du Père de la République était impossible. J'attends impatiemment mes journaux français. Je serais étonné si cette semaine ne nous ferait pas faire un pas. Vous avez surement lu le spectateur de Londres de Samedi. Evidemment l'Autriche sortira de la Lombardie, et n'en sortira pas pour Charles-Albert. L'événement me donne plus complètement raison, dans la question Italienne que je ne l'avais espéré. J'ai soutenu que les peuples d'Italie, ne devaient faire que des réformes légales, de concert avec leurs gouvernements, que ni les gouvernements ni les peuples ne devaient songer à des remaniements de territoire ; que le Pape ne devait pas se brouiller avec l'Autriche ; que toute tentative, en dehors de ces limites, échouerait. C'est dommage que ce soit souvent un grand obstacle d'avoir eu raison.

Les nouvelles d'Espagne me plaisent. Les Carlistes de plus en plus nuls, et mon ministre des finances. C'est l'union rétablie dans les Moderados et leur concours assuré à Narvaez. Il n'est pas plus question à Madrid de Bulwer et de la rupture des Rapports avec l'Angleterre, que s'il n'y avait point d'Angleterre. Nous verrons comment lord Palmerston emploiera de ce côté ses vacances.

Une heure

Très intéressante lettre. Vous ne savez pas combien j'aime votre langage si naturel, si bref, si topique. Je m'inquiète peu de votre inquiétude sur ma lettre du 16. Je veux bien que vous me montriez, mais il me convient que vous me montriez tel que je suis, pensant librement et parlant comme je pense. Sans compter que, pour plaire beaucoup, il est bon de ne pas plaire toujours, et surtout de ne jamais chercher à plaire. Il y a deux choses indispensables pour être pris au sérieux par les Rois, en leur agréant, beaucoup de respect et à peu près autant d'indépendance. Je vous écrirai demain ce que vous désirez. Demain seulement parce qu'il faut que, cette fois aussi, vous envoyez la lettre même. Elle vous arrivera jeudi matin. Je vous renverrai aussi demain la lettre de Paris. Je veux la relire, et je suis écrasé ce matin de correspondance. Plus une visite aux écoles de Lowestoft qu'on me fait faire à 2 heures.

Je crains beaucoup toute démonstration légitimiste. Non seulement elle échouerait ; mais elle gênerait l'avenir en compromettant, contre toute combinaison en ce sens, beaucoup de modérés. Le nom est peut-être dans ceci, ce qu'il y a de plus embarrassant. Il ne faut pas le prononcer. Que la réserve du langage soit en accord avec l'immobilité de l'attitude. N'oubliez jamais que les péchés originels du parti légitimiste sont d'être présomptueux et frivole, gouverné par les femmes et les jeunes gens. L'émigration. Voici les nouvelles que je reçois ce matin: « J'ai vu les Montesquiou qui reviennent d'Allemagne. Ce qu'ils disent est, à tout prendre, satisfaisant quant à la santé et au bonheur domestique. La résidence est très convenable et confortable, au milieu d'une jolie ville. Mais point de jardin. Seulement une terrasse au haut de la maison, où l'on prend le thé dans les belles soirées. Les environs et les promenades charmants. Beaucoup d'affection et de respect témoigné par tout le monde. Une existence paisible retirée et raisonnable. Mais les regrets de France bien vifs. Ils déjeunent à 11 heures, dînent à 4, le thé à 8, la conversation jusqu'à 10 : " Parlons de la France. " Elle se promène beaucoup et écrit beaucoup. Elle a reçu dernièrement beaucoup de visiteurs. La Maréchale de Lobau y est à présent, et les enfants de M. Reynier. Correspondance quotidienne avec Bruxelles." Ce ne sont que des détails sentimentaux. Vous voyez par votre lettre de Paris, que Pierre d'Aremberg se vantait, et qu'on est bien loin d'avoir pris là l'initiative. Je suis bien aise que vous ayez rencontré M. de Beaumont. Sa conversation avec vous est ce que j'aurais attendu. Et votre jugement de lui excellent. Je n'irai point au-devant de lui ; mais s'il vient au devant de moi, j'accepterai sa main. Il est du nombre des hommes envers qui je deviens chaque jour, au dedans plus sévère, au dehors plus tolérant. [...]

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Lowestoft, Mardi 22 août 1848, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1848-08-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2389>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 22 août 1848

Heure 10 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Lowestoft (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 08/10/2021 Dernière modification le 18/01/2024

---

Lowestoft - Mardi 22 decr 1848  
10 heures

2050

un bonheur domestique,  
confortable, au  
de jardin,  
la maison, ou  
La, environ  
up d'affection  
monde. Une  
ble. Mais les  
ment à 11 heures,  
ation jusqu'à 10,  
me re beaucoup  
surent beaucoup  
de 9 et à 10 heures  
condamné quotidien

Simultane. Vous  
Pierre d'Armburg  
d'avoir pu la

il rencontre  
avec vous et  
grogner de lui  
ant de lui; mais  
cepterai la main  
qui je  
d'idée, au

Bien indirect me répète que la  
publication de ce Rapport de la Commission  
d'enquête ouvrira le tombeau de la République.  
Je dis la publication bien plus que le débat, dont  
je n'attends pas grand' chose. La République n'en  
mourra peut-être pas beaucoup plutôt, mais, la  
voyant telle qu'elle est, on la tiendra pour morte  
par impossibilité de vivre. Si elle mourra infaillible-  
ment de cette conviction générale. de l'opposition  
de la Seine, de la Seine, d'attention opposée, que  
je vois dans la Seine, d'indignité confirmée mon  
instinct. Je lui frappe aussi qu'on ait ramené  
dans l'Assemblée à porter comme on l'avait amené  
M. de Lamartine à la Présidence, en envoyant M.  
Marrast au ministère de l'Intérieur. En présence  
du Rapport, on a senti que cette hypothèse du Père  
de la République était impossible. J'attends  
impatiemment mes journaux français. Je dois  
étudier si cette Souveraineté ne nous ferait pas faire un  
pas.

Vous avez dit aussi au Spectateur de Londres  
de samedi. Évidemment l'Autriche sortira de la  
Lombardie, ce n'en sortira pas pour Charles Albert.

L'événement me donne plus complètement raison, et surtout dans la question d'Alsace, que je m'étais exprimé. J'ai soutenu que le peuple <sup>français</sup> ne devait faire que le soutien de la réforme législative, de tenir avec leur gouvernement, à deux choses que ni le gouvernement ni le peuple ne devaient par la, avoir l'usage à la reconnaissance du territoire; que le le à l'empire. Le pape ne devait pas se braver avec l'Autriche, de même ce que toute tentative en dehors de la limite d'honneur. Mais que, c'est dommage que ce soit souvent un grand même. Elle obstruait l'avis du raison.

La nouvelle d'Espagne me plait. Le parti de Paris. De voir de plus en plus mal, et mon ministre de finances le corrompent. C'est l'hémion rétabli dans les modérateurs et les Lousbourg qui beaucoup de concours assuré à Harvaiz. Il n'est pas plus seulement de question, à Madrid, de l'Autriche et de la rupture d'indemnité de la rupture des rapports avec l'Angleterre que l'État n'y avait en compromise prime d'Angleterre. Vous voyez comment tout beaucoup de l'Autriche employait de la loi de l'Autriche. Ceci, ce qui par le pronon

une heure.

Très intéressante lettre. Vous ne savez pas combien j'aime votre langage si naturel, si bref, si topique. Je m'inquiète peu de votre inquiétude sur ma lettre du 16. Je veux bien que vous me montriez, mais il me conviendrait que vous me montriez. Tel que je suis, pensant librement. Voici la n. J'ai d'Allemagne.

me raison, et parlant comme je pense. Sans compter que, pour  
avoir exposé, j'ai beaucoup, il est bon de ne pas plain toujours,  
surtout que le succès de ne jamais chercher à plaire. Il y  
a deux choses indispensables pour être prié en société  
ne devrions pas les avoir en leur agrément, beaucoup de respect  
pour le droit à l'indépendance. Je vous écris  
à l'Autriche, demain ce que vous desirez. Demain seulement j'ajoute  
quelques choses, sans que, cette fois aussi, vous envoyiez la lettre  
un grand même. Elle vous arrivera jeudi matin.

Je vous renverrai aussi demain la lettre de  
la loi, Paris. Je veux la relire, et je suis sûr à l'instant  
de la correspondance. Plus une visite aux écoles de  
Louvain, qu'on me fait faire à 2 heures. Je crains  
beaucoup toute démonstration légitimiste. Non  
seulement elle échouerait, mais elle gâterait l'œuvre  
en compromettant toute la combinaison en cours.  
Le nom est peut-être dans  
ce qui est de plus embarrassant. Il ne faut  
pas le prononcer. Que la rétrocession du langage  
soit en accord avec l'immobilité de l'attitude.  
A l'avenir jamais que les peuples, originels du parti  
légitimiste sont d'être présumés ou friables,  
provenant par la femme et le jeune homme. L'émigration

Voici les nouvelles que je reçois ce matin:

« J'ai vu le Montaigne qui reviennent  
d'Allemagne. Ce qu'il tient est à être prouvé »



Subsistant quant à la santé et au bonheur domestique.  
La résidence est très convenable et confortable, en  
milieu d'une jolie ville. Mais point de jardin.  
Seulement une terrasse au bout de la maison, où  
l'on prend le thé dans les belles soirées. Les environs  
et les promenades, charmants. Beaucoup d'affection  
et de respect témoignés par tout le monde. Une  
existence paisible, retirée et raisonnable. J'ai les  
regrets de France bien vifs. Ils commencent à 11 heures,  
viennent à 4, le thé à 8, la conversation jusqu'à 10.  
«Parlons de la France». Elle se promène beaucoup  
et écrit beaucoup. Elle a reçu des visiteurs beaucoup  
de visiteurs. La marquise de Lobau y est «présente»  
et les enfants de M. Reynier. Correspondance quotidienne  
avec Bruxelles.

Ce ne sont que des détails insignifiants. Vous  
voyez, par votre lettre de Paris, que Pierre d'Arbaumont  
se vantait, et qu'on est bien loin d'avoir pris la  
l'initiative.

Je suis bien aise que vous ayez rencontré  
M. de Beaumont. Sa conversation avec vous est  
ce que j'aurais attendu. Et votre jugement de lui  
est excellent. Je n'irai point au devant de lui; mais  
s'il vient au devant de moi, j'accepterai sa main.  
Il est du nombre des hommes avec qui je  
deviens chaque jour, au dedans plus sûr, au  
dehors plus solitaire.

Publication  
d'engrais ou  
Je dis la p  
je n'attends  
monna pen  
voyant tel  
par impossi  
blement de  
de l'ère, de  
je vois dans  
instinct.  
dans l'Annua  
M. de Lamar  
Mortier au  
Le Rapport  
de la Républ  
impétueuse  
étouffé si cet  
pas.

Vous avez  
de l'Armed.  
Lombardie, et